

## Chapitre 71 : La route d'où l'on ne revient pas

Par Auteur\_sans\_nom

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres](#).

---

*Il était une fois, il y a bien longtemps...*

Les premières lueurs de l'aube percèrent enfin la voûte nocturne, non pas en éclat, mais en effilochures pâles, timides, presque honteuses d'interrompre la nuit. À l'horizon, le ciel s'éclaircissait à peine, baigné d'un gris laiteux où la lumière semblait filtrée à travers un voile trop fin, trop usé. Dans ce jour naissant, les ruines prirent forme lentement, révélant la cour aux contours disloqués : des pierres éventrées, des branches brisées, la trace d'une nuit marquée par la peur... et par le sang.

Les enfants, hébétés, s'éveillèrent l'un après l'autre. Leurs paupières lourdes s'ouvrirent avec prudence, comme si le simple acte de regarder pouvait raviver l'horreur. Autour d'eux, la lumière effaçait les ombres, mais pas les souvenirs. Ils n'étaient pas morts. Et pourtant, une part d'eux, quelque chose d'innocent, l'était peut-être.

La femme se redressa lentement, chaque muscle tendu par la fatigue, les nerfs effilochés par la tension. Elle inspira profondément, l'air frais s'engouffrant dans ses poumons avec une âpreté douce. Ils avaient survécu. Ce simple fait, brutal et miraculeux, suffisait à suspendre pour un temps les angoisses.

Quand le Sorceleur annonça qu'il était temps de partir, le soleil, encore bas, projetait de longues ombres à travers les arbres. Les enfants, glacés par la nuit, mais animés d'un espoir fragile, rassemblèrent leurs maigres affaires. Leurs pas, d'abord hésitants, gagnèrent en cadence à mesure qu'ils avançaient. Un à un, ils franchirent l'arche écroulée, regardant les recoins encore plongés dans la pénombre avec cette terreur instinctive des bêtes traquées. Le Sorceleur, lui, fermait la marche. Sa silhouette, haute, immobile un instant dans la lumière rasante, semblait sculptée dans la roche. Chaque bruissement, chaque craquement d'écorce semblait l'interpeller. Son regard, invisible sous les mèches humides qui lui barraient le front, scrutait l'horizon avec la précision d'un chasseur, ou d'un survivant. Dans son dos, ses deux lames, croisées en silence, luisaient d'un éclat terni par la fatigue. Le sentier qui descendait vers la plaine portait encore les stigmates de la nuit : traînées sombres, sillons irréguliers, empreintes fuyantes dans la boue durcie. Des traces qu'aucun d'eux ne voulait nommer. Le monstre avait été vaincu... mais il avait laissé derrière lui plus qu'un cadavre. Il avait laissé une mémoire, et dans cette mémoire, des cicatrices qui ne guériraient pas.

Un peu en retrait, la femme observait le petit groupe s'éloigner, les bras refermés autour de son enfant comme autour d'une promesse qu'elle ne savait plus formuler. Elle caressa sa joue d'un geste tendre, presque rituel, y murmurant des mots qu'aucune langue ne traduisait : un chant de mère, fait de silences et de peau chaude, de battements de cœur et de soupirs contenus. Mais son esprit était ailleurs. Il revenait, malgré elle, aux ruines encore visibles derrière les arbres, à la silhouette figée de l'enfant mort, à la terreur muette peinte sur les visages des survivants. Était-ce cela, le monde qu'elle devait lui léguer ? Un terrain vague battu par la peur, où l'espoir ne tient qu'à la lame d'un inconnu surgissant de l'ombre ?

Elle le serra un peu plus fort. Si tel était le prix de la survie, se dit-elle, combien de temps pourrait-elle encore le payer ? Jusqu'où pourrait-elle fuir, et combien de fois encore ? Sa fatigue n'était pas celle du corps. C'était celle des années passées à reculer, à taire, à cacher. Une lassitude de l'âme, profonde et discrète, comme une vieille douleur qui ne cicatrise jamais vraiment. Et pourtant, dans cette lumière pâle, dorée, glissant à travers les branches comme une main douce, elle sentit poindre autre chose. Une étincelle. Quelque chose de fragile, presque honteux à ce moment du monde, mais toujours vivant : un espoir. La lumière ne venait ni de la magie, ni d'un miracle, ni même du Sorcelleur. Elle était née simplement là, entre l'enfant et elle, dans le souffle d'un matin revenu.

Plus loin, le Sorcelleur s'était arrêté. Il parlait aux enfants, leur désignant un sentier étroit qui serpentait à travers les arbres. Sa voix, basse et rugueuse, leur indiquait le chemin vers le village. Il ne promettait rien de plus que ce qu'il pouvait offrir : un passage sûr, une direction, peut-être des bras qui les attendaient. Les enfants acquiesçaient, leurs visages encore tirés par l'épuisement, mais leurs gestes déjà plus assurés. Une part de l'effroi s'éloignait d'eux, lentement, comme une ombre chassée par l'aube. Même le plus jeune, celui dont les mains n'avaient cessé de trembler durant la nuit, esquissa un sourire. Léger mais réel.

Mais la femme, elle, savait.

Elle savait que ce village, pour elle, ne serait jamais un refuge. Les mots du Sorcelleur, prononcés la veille avec une neutralité presque cruelle, « *Vous pourriez rentrer au village. Ce n'est pas le cas de tout le monde ici.* », n'avaient rien d'une mise en garde. C'était une vérité nue. Il avait lu, dans sa posture, dans son silence, dans le poids invisible qu'elle portait, tout ce qu'elle n'avait pas dit. Il savait qu'elle était et il savait ce que cela signifiait. Dans ce monde où la peur est plus prompte que la raison, où la mémoire collective se confond avec les superstitions les plus anciennes, une femme comme elle n'était jamais qu'à un souffle d'être accusée. Trop savante, trop calme, trop proche des choses que les autres ne veulent pas comprendre. On l'aurait confondue, une fois encore, avec une sorcière. On l'aurait regardée avec méfiance. Puis avec crainte. Puis avec haine. Les portes ne s'ouvriraient pas. Elles se barricaderaient. Et ce village, ne serait rien d'autre qu'un autre exil.

Elle observa les enfants se rapprocher du Sorceleur, leurs gestes encore engourdis par la nuit, mais leurs yeux plus clairs, déjà tournés vers un avenir qu'elle ne pouvait que leur envier. Et lorsque l'homme aux lames d'argent leva brièvement les yeux vers elle, sans mot, sans geste superflu, elle sentit quelque chose se briser et se solidifier en elle à la fois. Une décision. Elle n'en fut pas tout à fait consciente sur le moment, mais elle venait de choisir sa route.

Une route d'où l'on ne revient pas...

La femme les regarda s'éloigner. Chacun de leurs pas résonnait en elle comme un éloignement de plus, une preuve silencieuse que leur monde et le sien n'étaient plus faits pour se croiser. Il ne l'avait pas invitée à le suivre. Il n'avait pas eu besoin de le faire. Ce n'était ni un oubli, ni un refus. Ils savaient tous deux que son chemin ne pouvait être celui des autres.

Et alors qu'elle se tenait là, à l'orée d'un choix qui ne lui appartenait pas, une étrange gratitude monta en elle, silencieuse, comme un frisson venu des profondeurs. Le Sorceleur, sa présence furtive, presque irréaliste, avait offert à ces enfants une chance de renaître, même si elle, elle devait s'effacer de leur histoire.

La femme détourna les yeux, un battement de cœur trop tard, et fit face à un autre sentier, plus étroit, plus obscur, tapissé de racines et de silence. Celui-là, elle le savait, n'appartenait qu'à elle.

La marche qui suivit lui parut suspendue dans un temps sans contours. Lorsque la clairière s'ouvrit enfin devant elle, baignée d'une lumière pâle, presque liquide, elle s'arrêta net. Au centre, un hêtre majestueux dressait son tronc comme une colonne vivante, ses racines noueuses s'étirant telles des veines anciennes vers la terre.

Elle s'agenouilla lentement au pied de l'arbre, chaque geste mesuré, presque cérémoniel, et déposa son fils sur sa cape soigneusement pliée. Il remua dans son sommeil, tendant vers elle de petites mains aux doigts écartés, cherchant la chaleur familière. La femme resta figée, absorbée par ce visage apaisé, cette bouche entrouverte, ces paupières battantes qui frémissaient d'un rêve secret. D'un geste léger, elle effleura sa joue, et sous ses doigts, la douceur de la peau lui serra le cœur. Les cheveux du garçon, d'un roux pâle, captaient la lumière comme une braise, irradiant d'un éclat presque surnaturel.

Un bruissement d'ailes fendit l'air, vif comme une pensée intrusive. Elle leva les yeux. Sur la branche basse d'un chêne voisin, un oiseau s'était posé. Son plumage, irisé, moiré de verts et de cobalts, vibrail sous la lumière de l'aube. L'animal inclina la tête, l'observant d'un regard vif, presque humain, comme s'il saisissait le poids du choix qui pesait sur elle.

- D'ici quelques minutes, hein ? murmura-t-elle dans un souffle à peine audible.

Ses mots, chuchotés comme une pensée échappée, se dispersèrent dans l'air, suspendus entre les feuillages. L'oiseau, toujours perché, demeura figé un instant, comme s'il avait perçu, au-delà des sons, la gravité silencieuse de ce moment. Puis, d'un battement d'ailes vif, il s'éleva et disparut dans les hauteurs verdoyantes, emportant avec lui un éclat de ce qui venait d'être dit.

La femme, arrachée à sa torpeur, ferma les yeux, brièvement, comme pour repousser l'inévitable. Elle inspira profondément, et l'air frais de la clairière sembla lui brûler la gorge. Elle savait ce qui devait être fait. Elle le savait dans sa chair même si tout en elle hurlait le contraire, réclamant qu'on lui épargne cette dernière déchirure.

Alors elle se pencha. Son geste était d'une lenteur infinie, lesté d'un poids invisible. Elle déposa un long baiser sur le front de son fils. Ses lèvres tremblaient contre la peau tiède, mais elle les y laissa posées, comme pour imprimer ce moment dans sa mémoire, pour sceller à jamais la douceur de ce contact. Puis ses doigts glissèrent jusqu'à la chaînette d'argent autour du cou de l'enfant, ornée d'un pendentif discret, scintillant faiblement dans la lumière diffuse. Ce bijou qu'elle lui avait offert il y a longtemps était un lien fragile mais tenace entre eux, une présence ténue dans l'absence.

- Pardonne-moi... souffla-t-elle, la voix fendue par l'effort de ne pas sombrer.

Un instant, ses doigts restèrent suspendus à la chaîne, hésitant, suppliants. Puis elle la relâcha doucement, et le petit pendentif retomba contre la poitrine de l'enfant dans un léger tintement.

L'enfant remua à peine, émettant un soupir à peine audible, mais ne s'éveilla pas. Son souffle restait calme, régulier, protégé pour quelques battements encore du tumulte du monde.

La femme se redressa alors avec une lenteur douloureuse, comme si se détacher de lui exigeait de fracturer quelque chose en elle. Son regard balaya une dernière fois la clairière, traquant dans l'ombre la moindre menace, le moindre mouvement. Rien. Seulement le murmure du vent et les chants d'oiseaux, indifférents. Puis, sans se retourner, elle s'éloigna. Ses pas lourds froissaient les fougères, son cœur se brisant un peu plus à chaque mètre qu'elle mettait entre eux.

Elle disparut dans la végétation, laissant derrière elle ce qu'elle avait de plus précieux. L'enfant, lové dans la cape, demeura paisible, enveloppé par la lumière tamisée, protégé par l'ombre



tutélaire du grand hêtre...

...ou peut-être par quelque chose d'autre, plus vaste et impénétrable : la destinée.

---

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres](#).

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.  
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2025 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés